

STEEVE IUNCKER GENÈVE, SUISSE, 1997

46^e rendez-vous avec Xavier.

Xavier

Un grand livre, dans tous les sens du terme, vient de sortir aux éditions Le Bec en l'air. Il s'intitule « A jeudi 15 h ».

Présentation par le photographe : « Le travail "Xavier" recouvre deux ans de portraits photographiques d'un jeune homme, Xavier, que j'ai rencontré en 1996. Il était porteur du VIH. Voir la mort grignoter la vie, ici, chez moi, à Genève. Pendant deux ans, et jusqu'à sa mort, Xavier et moi, nous nous sommes rencontrés tous les jeudis, à 15 heures. Xavier a activement pris part à ce travail. Nous nous photographions mutuellement. Je souhaitais ainsi saisir l'évolution de son regard photographique au fil du temps et de nos rendez-vous. Chaque semaine, il sélectionnait ses images préférées de la séance précédente en expliquant brièvement

son choix. Xavier est mort un jeudi. » L'essentiel est dit.

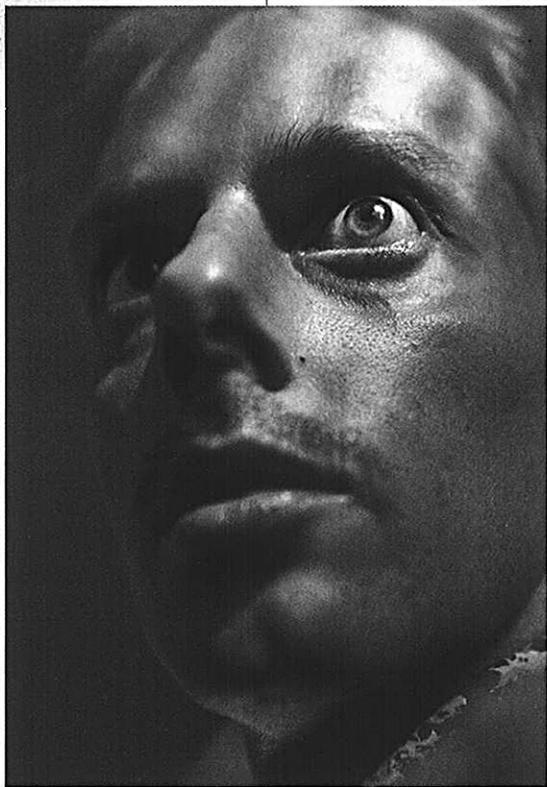
Un dispositif simple, rigoureux, auquel les deux se sont tenus pendant toute la durée du projet, sans jamais se défausser. Un partage, un dialogue en tout cas, dans lequel personne ne se protège derrière des faux-semblants, et un résultat sans fioritures. Les planches-contacts de ces 95 rencontres ne sont pas des brouillons, elles sont l'œuvre : les indications de choix n'ont pas pour but de désigner la « meilleure » photographie, elles témoignent d'un instant qui fait partie de l'ensemble du processus. En voulant cette démarche d'images « négociées », qui sont en tout cas régies par un protocole, Steeve Iuncker

voulait éviter – et y réussit – les embûches qui cimentent ces sujets de société dans lesquels l'affect prend trop souvent le dessus. Il ne voulait pas faire appel aux « bons sentiments », ne souhaitait pas se positionner comme un « bon photographe », il fuyait tout voyeurisme (le sien comme le nôtre). Documenter, témoigner, sans bavarder mais en ayant pris le risque, courageusement, que chacun occupe sa place de part et d'autre de l'objectif et, pour ce faire, échange les rôles. Il n'y a pas celui qui prend et celui qui est pris, simplement deux qui, explicitement, font. Pour avoir tenté, durant des années, de faire exposer (il fallut attendre le festival CÉTÀVoiR, il y a deux ans à Sète, au Crac) et publier ce travail, je reste sidéré, maintenant que le livre est là, par le fait qu'il

ait fallu attendre quatorze ans. Pourquoi ? Pourquoi donc tant de gens ont-ils dit : « C'est remarquable, mais c'est trop dur » ? Comme si les images pouvaient être « dures » ou pires que le réel. Pourquoi tant de gens, bouleversés par ce travail, ont-ils avoué leur « peur » de l'assumer ? Il semblait plus facile de le faire avec des images de guerre ! Et pourtant.

Car, au final, de quoi s'agit-il vraiment ? D'une réflexion sans faille sur le portrait, tout simplement. Et pas davantage que cela, si nous voulons bien parler de photographie. Qui dit portrait dit lumière, cadrage, choix du format, noir et blanc ou couleur et, surtout, choix de distance ou de face-à-face. Le livre est, de ce point de vue, une passionnante histoire qui, au rythme hebdomadaire, accompagne l'évolution à la fois de la maladie et des points de vue, avec ses phases de dégradation physique, de rémission, d'abattement, d'énergie vitale, de jeu, de provocation, de complicité, de bonne ou de mauvaise humeur. Du portrait à l'œuvre aujourd'hui, non comme genre esthétique mais comme pratique aux enjeux profonds. Car, naturellement, ce qui a effrayé, ce qui a tant retardé la publication, ce ne sont pas les photographies, mais le « sujet » apparent. Peur de la mort, peur de nommer, peur du sida, peur toujours présente, jusque dans le fait de regarder l'image. Comme s'il était devenu, pris que nous sommes au piège de la dépendance de la photographie au réel pour qu'elle existe, impossible d'échapper à la confusion entre le monde et sa représentation.

Un autre exemple, différent, mais tout aussi remarquable par ses qualités et par son émotion me vient immédiatement à l'esprit. Il a eu moins de difficultés à trouver un éditeur, Actes Sud ayant fidèlement suivi Denis Darzacq. C'est « Act », le dernier travail de celui qui s'est fait reconnaître par « La chute ». Patiemment, avec pudeur et délicatesse, il a poursuivi son approche du corps en échangeant avec de jeunes handicapés qui choisissaient où et comment ils voulaient être photographiés. Dans un musée, en pleine nature, sur les marches d'un escalier. Les images sont miraculeuses, les corps parfois difformes dansent un ballet sans conventions et réinventent l'espace, tous deviennent d'une beauté lumineuse. Un grand moment du portrait en couleur aujourd'hui, quand il dépasse l'esthétisme pour faire sens. Les couleurs vibrent aussi justement que les sentiments s'expriment. Bouleversant. Pourtant, lorsque les représentants proposèrent l'ouvrage aux libraires, la mise en place fut un échec. Pensez donc. « Un livre photo sur le handicap, c'est trop dur, ça n'intéresse personne ! » Il fallut des articles très élogieux dans la presse pour que la Fnac prenne enfin le titre... Dans l'exposition, les visiteurs, nombreux, étaient émus. Ils repartaient avec ce livre de portraits comme on emporte le souvenir d'une tendresse ineffable. Ce sont eux qui avaient raison et avaient tout compris. ●



« A jeudi 15 h »,
exposition de Steeve
Iuncker à la Maison
Tavel, Genève, jusqu'au
26 août.

« Act », exposition de
Denis Darzacq à la
Laurence Miller Gallery,
New York, jusqu'au
15 juin.